

INSTRUCTION DE 10 HEURES

UN DEVOIR ESSENTIEL DE LA VIE SACERDOTALE :

LE ZÈLE

(PONERE ANIMAM SUAM PRO AMICIS SUIS)

Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.

(Joan. xv, 13.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Continuons de nous instruire de nos devoirs en méditant, dans le chapitre xv de l'Évangile selon saint Jean, quelques-unes des suprêmes recommandations de Jésus-Christ. Le texte que je viens de citer, rapproché de certains autres qui lui ressemblent en d'autres pages évangéliques, celui-ci par exemple : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*¹, indique tout à la fois la nécessité et la mesure du zèle pastoral.

¹ Joan. x, 11.

Le prêtre, comme le Christ, doit aimer les âmes. Il doit les aimer jusqu'à l'immolation courageuse de sa propre vie.

Point de préambule, si vous le voulez bien. Ce que nous avons à dire sur ce grand et capital sujet remplira tout le temps dont nous pouvons disposer.

I

Le prêtre doit aimer les âmes. Pourquoi? Voici quelques raisons péremptoires.

Aimer les âmes, messieurs et chers confrères, d'abord parce que Dieu les aime. Faisons un peu de philosophie. Quel spectacle pensez-vous que le Créateur se donne, de préférence, au sein de sa magnifique création? Croyez-vous qu'il se complaise surtout à contempler la splendeur matérielle du monde et des mondes, les astres qui s'allument ou s'éteignent au fond des cieux, les fleurs qui naissent ou se fanent sur la terre, l'aurore de nos jours ou leur déclin, en un mot, les lois superbes de la nature, qu'il a posées et qui suivent invariablement leur cours? Non. L'œuvre éblouissante qu'il a déclarée bonne, une fois pour toutes, lui chante assurément un cantique de gloire dont il apprécie le vaste et solennel hommage; mais c'est là un hommage

inconscient, qui ne saurait s'élever jusqu'à son cœur.

Ce que Dieu aime de prédilection, ce sont les âmes intelligentes et libres, les âmes qui rendent non plus seulement un témoignage aveugle et nécessaire de sa puissance, mais qui, créées à son image, engendrées par un acte positif, à sa ressemblance vivante, sont capables ou de s'unir à lui, ou de s'éloigner de lui à jamais. Ce sont les âmes, et j'ajoute : chaque âme en particulier, la vôtre et la mienne. Mettez d'un côté l'immensité de l'univers, mettez de l'autre un petit enfant dans son petit berceau, nul doute, le choix de Dieu est fait. C'est sur l'enfant qu'il se penche, plus que le père et la mère, parce que le drame de sa destinée commence, qui doit aboutir ou bien à la fidélité ou bien à la rébellion, selon qu'il fera un bon ou un mauvais usage du glorieux privilège de sa liberté.

Aimer les âmes, parce que Jésus-Christ les a inexprimablement aimées. Il les a aimées dans la mesure où sa pénétration supérieure lui en révélait le prix. Jésus a rempli d'une façon éminente le double précepte. Il a aimé Dieu, son Père, de toutes les puissances de son être ; il a aimé les hommes, ses frères, fils de Dieu comme lui, d'une seconde tendresse presque égale à la première. Du début à la consommation de sa vie, son grand cœur n'a cessé de battre sous l'impulsion de ce double amour. Il s'y appliquait. Il s'y enchaînait. Il s'y consumait.

Quand vous voudrez, messieurs, vous faire une idée, je ne dis pas adéquate, — ce ne serait pas possible, — mais approximative de cette passion du Christ pour les âmes, relisez le iv^e chapitre de l'Évangile de saint Jean, méditez l'histoire sans égale de la Samaritaine. Vous reconstruirez, par un effort peu difficile de votre imagination, le ravissant tableau. C'est au milieu du jour, dans la campagne silencieuse, sous l'ardente lumière du ciel et du soleil d'Orient. Jésus est assis près du puits de Jacob ; il se repose des lassitudes d'une route laborieuse. Il est seul avec une femme seule. Il lui parle, et elle répond. Ah ! messieurs, en pareille occurrence nous autres, ... — vais-je oser dire tout ce que je pense ? — Eh bien ! oui, je le dirai ; nous autres nous eussions été, malgré nous, pris de je ne sais quel vertige. Il nous eût fallu, pour nous posséder dans la parfaite dignité de notre conscience, faire appel à toute notre raison, à nos sentiments les plus relevés, lutter contre les troubles malsains et les humiliantes convoitises. Misère ! misère ! Lui, Jésus, garde une sérénité superbe. Pas l'ombre d'une ombre sur cette rencontre et sur ce colloque. Et lorsque l'entretien s'achève, après le mot final qui a jeté la pauvre créature dans la foi au Messie, le sentiment de ses fautes, le repentir, regardez bien, Jésus est toujours à la même place, grave et doux, célestement heureux.

Les disciples, qui s'étaient écartés jusqu'à la

bourgade voisine pour acheter les provisions nécessaires, reviennent. Détail significatif. Malgré leur étonnement de voir leur Maître en tête-à-tête avec cette étrangère, dans le respect profond qu'ils ressentent, ils ne songent pas même à lui poser une question discrète sur ce qu'il a pu lui dire. S'il en était donc de même pour nous, toujours ! Si, lorsqu'une circonstance délicate de notre ministère nous met en contact avec une femme, personne n'osait douter de notre vertu, personne ne s'avisait de murmurer le moindre mot d'hésitation sur nos sentiments, et cela parce que la transparence irrésistible de notre sainteté imposerait à tous un respectueux silence ! Donc Jésus est toujours au bord du puits de Jacob. Ses disciples s'approchent de lui et lui disent : « Maître, nous sommes allés aux provisions. Nous en rapportons. Les voici, mangez. »

Et Jésus de répondre, de quel accent et avec quel regard : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas ! »

Eux, d'échanger entre eux leur surprise. Quelqu'un aurait-il, en leur absence, apporté des vivres ?

Lui de répondre : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre... » C'est comme s'il eût dit : « Hommes charnels, hommes à l'esprit et au cœur terrestre, ne me fatiguez donc pas de vos sollicitudes déplacées à cette heure, pour touchantes qu'elles soient. Manger du pain, manger des fruits ! Il

s'agit bien de cela ! Vous voyez cette fille de Sichein, qui s'en va là-bas, au détour du chemin, aux premières pentes de la colline ; vous la voyez, dissimulant à peine son émotion et sa joie. Je viens de la conquérir à mon Père, à la vérité, au repentir, à la vertu ! Elle ignorait la religion ; je viens de la lui révéler. Elle était coupable ; je viens de la régénérer. Elle ne savait que penser au juste du Messie ; je viens de me faire connaître. Respectez ma joie personnelle ; respectez ma grande et sainte émotion. Ma nourriture, comprenez-le donc bien, c'est de réaliser parmi les âmes l'éternel dessein de celui qui m'a envoyé ; c'est de les éclairer, de les sauver, de les aimer. Je suis tout entier à l'œuvre que je viens d'accomplir ! »

Aimer les âmes, parce que nous sommes prêtres, héritiers de la mission du Sauveur, tout exprès pour les aimer à notre tour. C'est sur nous que Dieu et Jésus-Christ comptent pour leur faire du bien. Et je ne sache pas qu'il y ait aucune exagération à dire qu'entre les âmes auxquelles nous sommes envoyés et nous, il y ait une sorte de parenté éternellement prévue et voulue, qui rendra notre action plus efficace, notre ministère plus fructueux. « L'harmonie préétablie » qui, en philosophie, n'est qu'une ingénieuse erreur, devient dans l'ordre des choses surnaturelles, dans les rapports du prêtre avec les âmes, une réalité, une vérité.

Je me représente ce qui se passe, disons ce

qui pourrait et devrait se passer, lorsqu'un de vous, messieurs et chers confrères, désigné par son évêque pour remplir tel ou tel poste, curé ou vicaire, se rend vers la paroisse qui lui est confiée. Le long de la route, il se préoccupe instinctivement des difficultés qui l'attendent, des responsabilités où il s'engage. Dans la persuasion légitime que l'autorité à laquelle il obéit est pour lui l'interprète des volontés mêmes de Dieu, il s'anime à la confiance. *Ad omnia quæ mittam te, ibis*¹. Il en appelle de ses appréhensions involontaires à sa foi motivée aux indications providentielles. Peut-être lui faut-il s'éloigner beaucoup de sa famille, du centre et du cercle de ses relations accoutumées. Il en éprouve, malgré lui, une certaine tristesse. Il s'exhorte à la générosité : *Egrederere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi*².

Le voilà tout près du lieu qu'il doit atteindre et qu'il ne connaît pas encore. Derrière ce repli de colline, dans ce vallon, à travers ces peupliers ou ces chênes, la vieille église dresse son clocher. Tout autour se groupent les habitations, maisons pauvres pour la plupart entremêlées de quelques demeures aisées ou opulentes. C'est là. C'est la paroisse dont il va devenir le gardien. Je me représente encore que, sous une inspiration de piété vraiment sacerdotale, il se met à

¹ Jer. I, 7. — ² Gen. XII, 1.

genoux, et, s'appropriant les paroles mêmes de Jésus, il me semble l'entendre dire : *Pater, tui erant, et mihi eos dedisti*¹. « O mon Père des cieux, ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, ces riches, ces pauvres, tout ce groupe d'êtres, toutes ces âmes, sont de vous et sont à vous. C'est vous qui dans votre puissance et votre amour les avez suscitées à la vie, pour qu'elles se sanctifient et méritent, en se sanctifiant, de jouir de vous à jamais. *Tui erant*. Et c'est à moi que vous les confiez. Vous me faites cet honneur de m'associer à vos desseins; vous me demandez mon concours; vous voulez que je sois l'instrument de votre action et de votre grâce pour leur salut. *Tui erant, et mihi eos dedisti*. Eh bien! je vous jure de les aimer. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que je puis, je le mets à votre disposition pour leur bien. »

Je ne serais pas fort surpris, messieurs, que quelques-uns de vous fussent tentés de sourire du tableau que je viens d'esquisser et de la poésie de mon rêve. Laissons, si vous voulez, la mise en scène; mais conservons ce qui en est le fond et l'idée, savoir : cette bonne volonté sincère de remplir, le mieux qu'il le pourra, sa tâche sainte, de la part du prêtre qui débute dans l'exercice du ministère paroissial.

Pendant les premiers mois ou les premières années, l'élan généreux du commencement se

¹ Joan. XVII, 6.

maintient. Le zèle du jeune curé, du jeune vicaire, ne laisse rien à désirer. Ils le déploient à l'égard de tous avec la plus édifiante ardeur. Puis, peu à peu, vient le moment où ils se lassent. Ils ont remarqué, — et la constatation était facile à prévoir, — qu'il y a dans leur paroisse, à côté des âmes bienveillantes et dociles, sincèrement désireuses de bénéficier de leur dévouement, des âmes indifférentes, souvent même hostiles. Alors, presque sans qu'ils s'en aperçoivent, pratiquant une sorte de sélection instinctive et fâcheuse, ils font de leurs ouailles deux catégories. Tous leurs soins, ils les réservent et les prodiguent à ceux qui les accueillent. Les autres, ils les tiennent pour des étrangers ou pour des ennemis, et les négligent. Cette attitude finit par leur paraître légitime. Ils estiment que leur dignité y est engagée. Ils se trompent.

Ah! messieurs et vénérés confrères, qui me donnera d'éveiller puissamment, sur ce point, votre attention et vos scrupules! Non, il ne vous est pas permis d'opérer cette disjonction systématique entre les uns et les autres de vos paroissiens, de vous réserver pour ceux-ci, de vous tenir à distance de ceux-là. Entendez saint Paul : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus, debitor sum*¹... *Testis mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos, in visceribus Jesu Christi*². Saint Paul ne marque point de dis-

¹ Rom. 1, 14. — ² Philip. 1, 8.

inction séparatiste parmi ceux à qui Dieu l'envoie. Le sentiment loyal de sa mission le lui interdit. Entendez-le encore, dans son épître aux Corinthiens, pousser à ce sujet ses déclarations généreuses jusqu'aux dernières limites, et donner de sa générosité la preuve suprême : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse, pro animabus vestris, licet plus diligens, minus diligar*¹. Que voilà bien une parole d'apôtre! Que je voudrais qu'elle devînt la devise de prédilection des prêtres de ce temps, qu'elle fût inscrite en lettres d'or au seuil de tous les presbytères de France! *Licet plus diligens, minus diligar*. Messieurs, ce qui nous arrête et nous paralyse, ce qui nous fait prendre le change sur nos devoirs, c'est que nous ne savons pas, une fois pour toutes, nous oublier nous-mêmes; c'est que nous ne pouvons pas consentir à donner sans recevoir, à aimer sans être payés de retour. Eh! mes chers et vénérés confrères, nous ne sommes pas prêtres pour être aimés, cela n'est point nécessaire; mais pour aimer, cela est rigoureusement obligatoire. Les dispositions du public à notre égard n'ont rien à voir avec la direction et l'inspiration de notre conduite. Elle ne relève que de la sainte mission dont nous sommes investis, que du désir et du dessein de Dieu, dont nous sommes les serviteurs.

Je vous rappelle et vous cite saint Paul. Il

¹ II Cor. XII, 15.

y a mieux à faire. Souvenez-vous directement de Celui qui fut le modèle de votre aîné glorieux, et qui est aussi le nôtre, le Maître adoré, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On peut affirmer, d'après les textes multipliés de l'Évangile, que si, dans son ministère public et visible auprès des âmes, Jésus a eu une préférence, ç'a été pour les plus éloignés, pour les plus abaissés, pour les plus déshérités. *Dimittit nonaginta novem oves in deserto, et vadit ad eam quæ perierat, donec inveniatur eam*¹... *Hic filius meus mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est*²... *Venit Filius hominis salvare quod perierat*³... *Multi publicani et peccatores discumbant cum Jesu et discipulis ejus. Et Scribæ et Pharisei videntes quia manducaret cum publicanis et peccatoribus, dicebant discipulis ejus: Quare cum publicanis et peccatoribus manducat et bibit magister vester? Hoc audito, Jesu ait illis:... Non necesse habent sani medico, sed qui male habent; non enim veni vocare justos, sed peccatores*⁴.

Oui, le noble et grand cœur du Christ s'est porté spontanément et plus volontiers vers ceux qui avaient le plus besoin de sa lumière, de son amour, de son pardon. Et c'est là ce que nous devons faire, nous aussi. J'ajoute que les temps où nous sommes nous imposent deux fois pour une ce devoir. N'est-il pas évident que, dans la foule de ceux qui se détournent de nous, il y a

¹ Luc. xv, 4. — ² Luc. xv, 24. — ³ Matth. xviii, 11. — ⁴ Marc. ii, 15, 16, 17; Matth. ix, 10, 11, 12.

plus d'égarés que de vrais adversaires? Le coupable, ce n'est pas cet ouvrier de l'usine ou des champs, qui nous regarde, quand nous passons, d'un mauvais regard fait de dédain, de colère et de menaces; c'est celui qui, la plume à la main ou le discours déclamatoire aux lèvres, pour accroître sa notoriété, servir ses ambitions, grossir sa fortune, l'a persuadé, le persuade tous les jours de nous suspecter et de nous haïr. Oh! celui-là, qu'il porte devant Dieu la responsabilité des ravages qu'il exerce en se jouant de la crédulité des humbles, et que, malgré ses torts, malgré son crime, Dieu lui pardonne, puisqu'il est entendu que notre zèle, à l'exemple du zèle et de l'amour du Christ, n'exclura personne, se portera même de préférence vers ceux qui en ont le plus besoin! Mais, de grâce, ne rejetons point sur les petits, sur les prolétaires, la juste indignation qu'il nous faut ressentir.

Mettez-vous à leur place, messieurs et vénérés confrères. Supposez que vous êtes nés dans une famille peu ou point chrétienne; que vous avez grandi au fond des carrefours de quelque ville populeuse; qu'à la maison paternelle, au lieu d'entendre parler de la religion avec respect, vous n'avez entendu que le bruit des blasphèmes; au lieu d'être témoins de bons exemples, vous avez été précocement familiarisés avec le vice. Supposez que vous avez fait, tant bien que mal, plutôt mal que bien, votre première communion après un peu d'assistance forcée au catéchisme.

Supposez qu'à l'âge de treize ou quatorze ans vous avez dû, dans une usine, au milieu d'une cohue d'êtres irréligieux, gagner votre pain à la sueur de votre front; que les influences les plus pernicieuses n'ont cessé de vous envelopper l'esprit et le cœur; que toutes les fois qu'il a été question de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, du prêtre, ç'a été sur le ton de l'ironie et de la haine; qu'on a exploité, sans repos ni trêve, les moindres scandales survenus dans nos rangs, pour battre en brèche et disqualifier nos croyances... Supposez ces choses et bien d'autres encore, et dites si vous pourriez garder la prétention d'avoir été de taille à échapper, vous, à tant d'entraînements et de périls? Dites si vous oseriez vous croire meilleurs que vos pauvres frères de la rue? Dites enfin si la touchante et mélancolique compassion du Sauveur : *Misereor super turbam*¹, n'est pas tout à fait de circonstance; si votre zèle, au lieu de se refroidir sous l'apparence de griefs légitimes, n'a pas, au contraire, de quoi se développer et s'exalter davantage?

Un jour, Lieberman traversant le quartier Mouffetard, à Paris, passe tout à côté d'un ouvrier qui sortait de l'atelier. Celui-ci, les mains noircies, le visage souillé de fumée et de poussière, la casquette graisseuse, glisse à l'oreille du prêtre vénérable ces quatre mots : « Prêtre, si tu savais comme je te hais! » Et

¹ Marc. VIII, 2.

Lieberman de répondre : « Mon frère, si vous saviez combien je vous aime! » Messieurs, prenez acte de cet outrage et de cette réplique. Ils peignent au vif la situation. Notre devoir y est marqué en traits de feu.

Aimer les âmes enfin, — je n'insisterai pas sur ce point délicat, je l'indiquerai d'un mot, — parce que si nous n'avons pas au cœur de grandes et nobles amours, nous en aurons de vulgaires, peut-être de coupables, peut-être de fatales pour les autres et pour nous. Quand, au pied des autels, à vingt ans, nous nous sommes revêtus de la soutane noire, nous n'avons pas, comme par enchantement, éteint le foyer de nos tendresses et de nos ardeurs humaines. Le foyer reste toujours allumé au fond de notre être. Si nous ne l'attisons pas au profit de Dieu et des âmes, nous serons vite entraînés à le profaner au service d'une créature. L'expérience, la douloureuse expérience de tant de vies sacerdotales détournées de leur essor et de leur fécondité par ce malheur tantôt caché, tantôt public, nous avertit de nous tenir sur nos gardes. *Omni custodia, serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit*¹. Que nul d'entre vous, messieurs, sous quelque apparente garantie que ce soit, ne décline le conseil du Saint-Esprit comme intempestif! Il vaut pour tous. J'insiste, je le répète : il vaut pour tous.

¹ Prov. IV, 23.